Études sur l'ouest de la Gaule romaine

Nicolas Mathieu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4153>

DOI : 10.4000/abpo.4153

ISBN : 978-2-7535-7720-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2018

Pagination : 167-170

ISBN : 978-2-7535-7718-3

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Nicolas Mathieu, « *Études sur l'ouest de la Gaule romaine* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 125-4 | 2018, mis en ligne le 18 décembre 2018, consulté le 04 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4153> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4153>

Comptes rendus

AREMORICA. *Études sur l'ouest de la Gaule romaine*, 8, 2017, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique (CRBC), 2015, 156 p., index des noms de lieux, 23 €.

Cette huitième livraison d'*Aremorica* contient des communications présentées aux journées d'étude de Quimper en 2015 et Locmariaquer en 2016, toutes archéologiques mais de nature variée. On y trouve d'une part des études de cas, ponctuelles, d'autre part des synthèses ou des bilans qui tentent une mise en perspective et des réflexions. On suivra l'ordre des communications.

Yann Dufay-Garel, avec la collaboration de Sébastien Daré, « L'éperon barré de Beg-en-Aud (Saint-Pierre Quiberon, Morbihan) à l'âge du Fer : bilan des connaissances actuelles », p. 9-26, remet en perspective les connaissances et les interprétations possibles de ce site, connu depuis 1868, qui a apporté au fil irrégulier des ramassages de surface et des fouilles un mobilier divers et relativement abondant. Les tessons de céramique illustrent le stockage et une chronologie entre les années 50 av. et 10 apr. J.-C. ; ceux d'amphores, notamment des Dr. 1 A, abondent dans le même sens. Par comparaison avec les productions de l'atelier de bouilleurs de sel d'Ilur (île d'Arz), l'hypothèse de conteneurs de stockage ou de transports de salaisons, de bière ou de céréales est proposée. Les quelques monnaies recueillies (un statère picton en bronze, des billons armoricains) datés entre les années 40 av. et 10 apr. confortent la chronologie. Un abondant mobilier métallique a été découvert. Aucune datation n'est indiquée mais la quantité de clous laisse penser à des éléments de *murus Gallicus*. Un tel rempart pourrait être ici un exemple supplémentaire de cette technique architecturale dans l'ouest gaulois. Le mobilier reflète une occupation continue et permanente à la Tène finale et ses types renforcent ce que l'on savait de l'insertion de la presqu'île de Quiberon dans les circuits d'échange avec la Méditerranée. Par ses dimensions, cet éperon se place dans une série de petits éperons barrés armoricains datés de la même époque.

Romuald Ferrette, Nicolas Ménez et Pierre Chevet fournissent, p. 27-56, une très importante synthèse sur le plan de Corseul dans leur communication « Actualisation des données sur la trame viaire de Corseul. Un premier bilan des opérations archéologiques effectuées depuis 2002 ». Après un rappel des connaissances antérieures à 2001, initiées par les travaux de Loïc Langouët en 1976, et la monographie, issue des fouilles de la décennie 1990, Monterfil II, conduites par Hervé Kerébel, *Corseul (Côtes-d'Armor), un quartier de la ville antique*, Paris, 2001 sous sa direction, les auteurs, partant du plan établi en 2001 présentent les fouilles réalisées dans différents secteurs de la ville actuelle entre 2002 et 2014. Les apports sont considérables. En premier lieu, ce qui apparaissait à l'extrême sud-ouest de la trame orthogonale (fouille du Val de Gravel, en 1994) comme la simple hypothèse d'une rue NNE-SSW entre deux autres rues déjà connues, s'est révélé être une rue décumane continue puisque, au nord, a été trouvé un tronçon qui se situe dans sa continuité. Ensuite, plusieurs diagnostics dans le centre ont permis de mettre au jour et de comprendre l'espace du forum, de caler sa partie orientale et de montrer qu'il était établi sur

une emprise ouest-est de 560 pieds, soit 166 m, correspondant à deux fois l'emprise ouest-est du quartier de Monterfil II. Le centre civique de Corseul était délimité par les *cardines* I et G et les *decumani* 1 et 2 du plan de H. Kerébel. En 2014, les fouilles dans le sud-ouest de la ville (site de Val Gravel) ont révélé une occupation entre la fin du I^{er} siècle av. et le IV^e siècle apr. J.-C. avec l'intégration progressive d'un quartier péri-urbain à la ville qui s'est faite par la mise en place d'axes de circulation et la construction de bâtiments (notamment une auberge). L'intérêt de cette fouille a été en outre de faire le lien avec un cheminement qui rejoignait peut-être le tracé présumé de la voie de Corseul à Vannes et de voir son articulation avec un changement d'orientation. À l'extrémité occidentale de la ville, enfin, la fouille de la Metrie, en 2014, au-delà du plan carroyé restitué jusqu'à présent, a confirmé la limite occidentale. Il semble qu'à l'ouest, la ville n'avait pas atteint la taille prévue initialement. Cet article, par la clarté de l'exposé et des plans, constitue désormais la monographie à jour du plan de Corseul à laquelle doivent se référer les historiens qui s'intéressent aux villes de Gaules.

Filipe Ferreira revient sur « Les édifices de spectacle à arène dans le nord-ouest des Gaules », p. 57-71. L'auteur reprend ainsi une question complexe archéologiquement (celle des édifices dits théâtres-amphithéâtres, édifices amphibies, hybrides, mixtes...), dont l'historiographie est abondante (depuis les travaux de Fr. Dumasy dans les décennies 1970-1980). Sans prétendre résoudre toutes les difficultés liées à la question de l'adéquation entre le vocabulaire et les formes architecturales, l'article propose quelques pistes de réflexion autour de la forme et du rôle de la *cauea*, ronde ou elliptique, de l'adjonction ou de la suppression d'éléments d'architecture au cours du temps, c'est-à-dire des restaurations, transformations ou agrandissements des édifices, et enfin de la chronologie. Une certitude antérieure est confirmée : aucun lien ne peut être établi entre le statut de la cité et la forme et la nature de l'édifice. Une nécessité est soulignée : celle de reprendre les études sur les différents dossiers et sites pour mieux établir leur chronologie.

Sandrine Bertaudière, Sébastien Cormier et Antoine Louis s'intéressent, p. 73-91, au « Plan et architecture du sanctuaire sévérien du Vieil-Évreux (Eure) », agglomération des Aulerques Éburovices située à 6 km à l'est de son chef-lieu, Évreux (*Mediolanum Aulercorum*). Après une présentation rapide de quelques éléments d'architecture mis au jour (relatifs à la corniche ou à la frise, par exemple), ces *ornamenta* qui ont permis de distinguer deux ordres architecturaux dans la construction de l'édifice, l'essentiel de l'article réside dans l'étude géométrique et métrologique en reprenant la terminologie de Vitruve (*ichnographia*, c'est-à-dire la représentation géométrale en plan) et en déterminant les grands carrés directeurs dans la perspective du traçage de l'épure du plan. C'est évidemment en termes d'unités antiques qu'il faut raisonner. En considérant une coudée fondée sur un pied de 0,2973 m, il apparaît que le complexe architectural du sanctuaire avait 313 x 44 coudées, le grand carré directeur ayant, lui, 66 coudées de côté. L'étude met en lumière les compétences des maîtres d'ouvrage de cette cité armoricaine.

Laurent Paez-Rezende et Vanessa Brunet, p. 93-107, sous le titre « Recherches en cours sur les structures funéraires en Basse Normandie : l'atelier 6 du PCR Arbano », dressent le bilan méthodologique de cet atelier du projet collectif de recherche (PCR) centré sur le fait funéraire antique dans la région administrative de Basse-Normandie et visant à en préciser les cadres physique (ou naturel), géopolitique (contexte administratif et territorial), agricole, religieux. 158 sites ont été recensés. A été mise en évidence la grande inégalité géographique de la documentation, avec une concentration des exemples dans le département du Calvados qui en accueille à lui seul la moitié. On ne résumera pas un tel article, qui a une fonction principalement descriptive et factuelle, dressant un état de la documentation. On ne relè-

vera que la richesse des perspectives pour des synthèses et des réflexions sur des pratiques révélatrices d'éventuelles nuances culturelles ou d'évolutions au fil du temps. Remarquons deux annexes très intéressantes sur le plan de la méthode : un plan type de fiche qui essaie de faire le tour des informations qu'il est nécessaire de consigner pour permettre aux futurs chercheurs des comparaisons. Nous suggérons, si cela n'a pas été prévu (la lecture attentive de l'article et de l'annexe ne permet pas de lever le doute), d'introduire dans la première rubrique « Contexte » un alinéa pour une localisation antique par nom du peuple ou nom de la cité, voire les deux. Sous l'autorité romaine, la cité est la base du fonctionnement administratif de l'empire. C'est une réalité et une évidence qui doivent impérativement être prises en compte. Raisonner dans ce cadre peut être suggestif, surtout s'agissant d'enquêtes thématiques sur une longue durée et une aire vaste, les cadres administratifs modernes cassant parfois les logiques territoriales ou culturelles antiques. Ne pas prendre en compte cette réalité est un non-sens qui peut conduire à une aporie. Inversement, on ne peut que recommander l'utilisation de l'annexe 2 (p. 107), le thesaurus pour la rédaction des notices : préciser le vocabulaire et utiliser un langage commun, entre auteurs d'une même discipline et à plus forte raison entre auteurs de disciplines différentes est essentiel.

Antoine Guicheteau, Paul-André Besombes, Valérie Deloze, Maxime Mortreau, Jean-François Nauleau et Stéphanie Raux, p. 110-154, exposent « Morphologie et évolutions d'une portion de la *pars rustica* de la *villa* de « La Bourlerie » à Vallon-sur-Gée (Sarthe) du I^{er} au VII^e siècle de notre ère ». Situé au cœur du territoire des Aulerques Cénomans, ce domaine ne semble pas antérieur au milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. (absence d'occupation protohistorique). Si plusieurs étapes dans les constructions des chemins et des bâtiments ont été observées au cours du temps, cela a toujours été en préservant l'existence d'une mare à proximité de laquelle des fours à chaux ont été créés et exploités, pour un usage essentiellement domanial. Il n'est pas exclu, toutefois, qu'il y ait eu à un moment ou à un autre exportation de surplus, notamment dans un troisième et dernier état du bâtiment le plus grand, au sud-ouest de la mare, lorsque les fondations de la galerie sont en calcaire. Ce bâtiment de 785 m² avait une cour centrale de plus de 380 m² et une galerie sur tout le périmètre. La rareté du mobilier découvert dans ce bâtiment conduit à s'interroger sur sa fonction particulière : étable monumentale ? édifice de stockage – ce qui semble douteux en raison de la faible surface couverte et protégée – ? relais routier à proximité relative de la voie qui reliait Le Mans à Rennes ? Le site a livré 26 monnaies pour une chronologie allant du milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. (monnaie de Claude) au début du III^e siècle (un sesterce d'Élagabal). Le reste du mobilier illustre probablement aussi bien la construction (charnière, ferrure...) que des activités agricoles (une serpette en fer, des fragments de meule rotative – *meta* et *catillus*), le transport (éléments de véhicule à traction animale), les êtres humains (objets de parure, de toilette ou d'armement). Toutefois, ils ne sont pas suffisamment nombreux ou stratigraphiquement datés pour qu'on puisse en déduire la nature des activités ou de la présence et de l'occupation humaine, à l'exception de trois objets complets trouvés à proximité les uns des autres et associés à un lot de sept monnaies : une palette à fard, une bague en argent avec intaille en verre-nicolo de couleur bleue, gravée d'une Victoire ailée, datée du III^e siècle et un poignard, en forme de *spatha*, daté de la même époque. L'ensemble du dossier archéologique permet de définir une croissance continue de l'aménagement du domaine sur trois siècles avec un apogée à l'époque sévérienne, constaté ailleurs dans l'ouest de la Lyonnaise. Les traces d'occupation durant l'Antiquité tardive sont rares, celles d'une réoccupation, même partielle au haut Moyen Âge également. Atteignant 6 ha à son apogée, la superficie de cette villa en fait un des grands centres domaniaux de la cité des Cénomans et de l'ouest de la Lyonnaise.

Jean-Yves Éveillard et Jean-Paul Éludut livrent, p. 156-177, les résultats d'une enquête sur « La voie antique de Carhaix (Finistère) à Locmariaquer (Morbihan). Étude de son tracé et réflexions sur son origine et sa fonction ». Cette contribution est la première étude exhaustive sur cette voie dont l'existence s'était perdue au fil du temps. Elle n'a en effet été signalée pour la première fois qu'en 2006. Pour en retrouver le tracé, les deux chercheurs ont mobilisé une grande diversité des sources et de techniques (photographie aérienne, cadastres, photographies du terrain anciennes ou contemporaines, prospection pédestre, lecture des cartes topographiques) et déroulent avec efficacité et bonheur une enquête passionnante. L'article est abondamment illustré.

Comme les éditeurs nous y ont habitué depuis une dizaine d'années, la revue comporte un index des noms de lieux, p. 179-181, une mise en page soignée et une illustration d'une très grande qualité. En une décennie, *Aremorica*, est désormais bien assise dans le paysage scientifique armoricain et montre le dynamisme de l'archéologie. Les agglomérations, les espaces ruraux, les voies, le monde des morts sont des thèmes récurrents. Aux données du mobilier archéologique s'ajoutent au fil des rares découvertes ou des réinterprétations grâce aux données archéologiques, celles des inscriptions. Un regard rétrospectif montre aussi la complémentarité des techniques et des spécialités, heureusement comprise comme telle par les jeunes chercheurs dont on voit apparaître les noms à côté ou aux côtés de chercheurs confirmés de l'espace géographique concerné par la revue. Cela laisse optimiste sur son avenir et celui de la recherche.

Nicolas MATHIEU

BENARROUS, Renaud, *La Grande Brenne, histoire d'une zone humide continentale et de ses étangs*, 2017, publication du Parc naturel de la Brenne, 66^e supplément à la *Revue Archéologique du Centre de la France*.

Dans ce volume de 437 pages, Renaud Benarrous publie sa thèse soutenue à Paris I Panthéon Sorbonne en 2009, sous la direction de Joëlle Burnouf, augmentée et remaniée dans le cadre de son activité de chargé d'étude au Parc naturel régional de la Brenne (Indre). L'ensemble s'organise en cinq parties. La première énonce les problématiques et les méthodes en 25 pages, la suivante décrit les paysages en 41 pages, une troisième traite de l'espace piscicole lors des périodes préindustrielles en 171 pages, une quatrième est consacrée aux données archéologiques, textuelles et palynologiques en 72 pages, et la dernière tente de formuler la dynamique des objets étudiés dans le temps long en 35 pages.

De la première partie, on retient d'abord un exposé approfondi des études antérieures sur la Brenne, suivi du constat d'une approche historique du XIX^e siècle souvent « misérabiliste », répétant le mythe de la forêt primaire sacrifiée par les déboisements et la métallurgie, puis remplacée par un pays d'étangs grâce à l'action des seuls moines. Quant à sa méthode, l'auteur fait le choix de conjuguer le plus grand nombre de données et pour cela de mettre en œuvre des sources souvent par trop cloisonnées : celles des archives bien sûr, mais aussi celles de la prospection archéologique pédestre et aérienne, ainsi que celles de la palynologie et de la dendrochronologie. On ne peut que louer une telle approche, particulièrement adaptée à l'étude du paysage. Elle multiplie les sources, oblige à les confronter et à les nuancer dans des échelles de temps et d'espace très différentes, et peut par là conduire vers une vision historique moins erronée, plus riche et plus nuancée. Toutefois, on constate vite qu'elle induit